

Ma mère avait vu avec calme mes moments de désespoir et de prostration, elle pensait qu'ils me guériraient et me ramèneraient à moi-même. Quand elle vit cette furieuse allégresse s'emparer de plus en plus souvent de moi, elle fut touchée au fond de l'âme car elle savait que je m'étais infligé cette blessure par amour pour elle. Kyros lui dit alors qu'il valait mieux que je connaisse ce bonheur, qu'elle jugeait sauvage, dans la réalité plutôt que dans la folie. Elle a couru vers moi et, en me serrant dans ses bras, m'a dit : 'Puisque tu es lion, sois-le ! Va à la fête rituelle, je t'y autorise et même je te le demande.' Je ne comprenais pas ce qu'elle disait, je continuais à rire et à chanter toute seule. Elle s'est mise à pleurer et peu à peu j'ai fait de même. Nous avons pleuré très longtemps toutes les deux et le délire s'en est allé de moi avec les larmes.

Le soir, ma mère m'a prise près d'elle dans son lit, j'ai dormi un jour et une nuit, à mon réveil elle était là et m'apportait un repas. J'avais très faim, nous avons mangé et elle m'a dit : 'Lève-toi et va chez Cambyse. Il a ton nouveau cheval.'

C'était une magnifique jument alezane. A sa vue, j'ai été transportée d'admiration et de bonheur. Cambyse a vu que j'étais guérie et

m'a dit que nous allions l'entraîner tout de suite au combat avec les fauves.

Je venais juste d'avoir quatorze ans quand est survenue l'époque de la guerre des lions. Je montais mon admirable jument et je sentais que mon père et Cambyse étaient fiers de moi. La guerre rituelle ne ressemblait pas à nos chasses habituelles. Des montagnards armés repoussaient peu à peu les lions vers la vaste plaine qui était le lieu du combat. Les rabatteurs, portant des torches allumées pour empêcher les lions de forcer leur ligne, formaient un large cercle qui allait se rétrécissant. Sous l'effet du danger, des boissons et des champignons sacrés que l'on consommait ces jours-là, ils étaient comme nous tous dans un état de tension extrême. Ils avançaient en poussant des clameurs extraordinaires, frappant à coups redoublés leurs tambours et soufflant dans des trompes. Les rugissements des fauves leur répondaient tandis qu'ils reculaient lentement vers le lieu où nous les attendions.

Là, montés sur leurs chars, Cambyse, Kyros et les principaux chefs du clan ont commencé à transpercer les mâles de leurs flèches. C'était un spectacle extraordinaire de les voir bondir en rugissant, secouer les flèches et essayer de les arracher de leurs flancs. Ils comprenaient



peu à peu où se trouvaient leurs véritables ennemis et ils tentaient de les charger, mais les chars, conduits par des cochers habiles, se déplaçaient trop vite pour qu'ils puissent le faire. Le moment était venu, conformément à la coutume du clan, de quitter les chars et d'aller à cheval ou à pied attaquer les lions à la lance.

Il y a eu alors un moment de désordre où Cambyse et Kyros, qui m'avaient forcée à rester abritée derrière leurs chars, m'ont perdue de vue. Les rugissements des fauves, les hennissements des chevaux, le tintement des armes, les cris des traqueurs, tout cela m'avait enivrée. Soudain, avec le vent frais du matin, le soleil est sorti des flots de poussière soulevés par le début du combat et, tout enfiévrée, j'ai senti le désir de tuer mon premier lion. Très proche, un mâle me faisait face, rugissant et prêt à charger. Il était beau comme le soleil. J'ai lancé mon cheval en avant avec tant de violence qu'il a été surpris et je suis arrivée sur lui la lance baissée, sans qu'il ait eu le temps de bondir.

J'éprouve encore l'indicible mouvement de plaisir et d'horreur que j'ai ressenti quand ma lance a pénétré son corps. Le choc fut si rude que ma lance s'est brisée et qu'un écart du cheval m'a fait tomber. Dans ma chute, j'ai vu le fauve s'élançer, mais avant de pouvoir bondir

il est retombé, foudroyé. Je n'avais pas perdu les rênes de mon cheval et je me remettais en selle, encore étourdie par ma chute, quand j'ai vu surgir la lionne. En la découvrant tout près, je me suis laissée glisser, comme me l'avait appris Cambyse, sous le ventre de ma jument. Celle-ci tenta de fuir, mais le fauve lui labourait déjà le flanc et la renversa, ne m'atteignant que d'un coup de griffe qui m'a fait une blessure légère. Je voulais sauver ma jument et je tentais d'enfoncer dans la gueule de la lionne le tronçon de ma lance quand elle a bondi sur moi. A cet instant, elle s'est écroulée et j'ai vu au-dessus de moi trois figures géantes qui, du haut de leurs chevaux, me regardaient avec angoisse. C'étaient Kyros et Cambyse qui avaient transpercé la bête de leurs lances et Akoum - l'intendant de mon grand-père - qui d'un coup de sabre l'avait achevée. Il avait déjà sauté de son cheval pour voir si j'étais blessée et la pâleur de son visage, habituellement impassible, m'a frappée. Pour me faire échapper aux coups de griffe et aux soubresauts de la lionne expirante, il m'a saisie dans ses bras et tendue à Cambyse qui m'a emmenée au galop. Pendant le bref instant où je me suis trouvée dans les bras d'Akoum, j'ai senti en lui une passion qui me fit horreur. Je n'eus pas le temps d'y



réfléchir car, après avoir vu que ma blessure n'était pas grave, Kyros et Cambyse m'ont ramenée, en poussant des cris de victoire, près du cadavre du lion. Mon père a arraché la lance brisée du corps du lion. Frappé en plein cœur, a-t-il crié et, me saisissant sur le cheval de Cambyse, il m'a élevée au-dessus de lui et proménée en triomphe autour du cadavre du fauve pendant que tous les cavaliers formaient un cercle autour de nous. Je connaissais les rites. Je me suis agenouillée et inclinée avec révérence devant mon adversaire, j'ai embrassé son front. Prenant un peu du sang qui coulait de sa blessure, je l'ai mêlé à celui de la mienne. J'en ai mis ensuite sur mon front, sur mon cœur et finalement sur mes lèvres. Alors les hommes du clan ont poussé d'immenses clameurs et sont descendus en hâte de leurs chevaux comme l'avaient fait Cambyse et Kyros pour marquer leur visage et leur cœur avec le sang du lion mâle, tué d'un seul coup par une vierge.

Mon père a pansé ma blessure, qui n'était pas profonde, avec un baume des Indes. Le tumulte avait diminué sur la plaine, les guerriers avaient tué le nombre de lions autorisé par la tradition. Les rabatteurs avaient ouvert leurs rangs pour permettre aux autres, aux lionnes et à leurs petits de s'échapper.

2  
On avait allumé un grand feu. Cambyse, Kyros et les guerriers du clan me regardaient comme s'ils attendaient de moi quelque chose. J'ignorais la raison de cette attente et de leur silence, car j'étais sûre d'avoir accompli tous les rites.

Tout à coup j'ai su, une danse très lente s'est emparée de moi et elle était comme un chant. Un voile rouge et obscur s'est étendu sur mes yeux, je suis devenue sourde et j'ai été pénétrée par l'odeur du lion et par le goût de son sang sur mes lèvres. Je descendais en dansant la pente d'un temps très obscur, je traversais des millénaires et je parvenais jusqu'à l'autre des ancêtres, au milieu des dieux lions. Le sang du lion, mêlé au mien, me faisait entrer dans une dimension où il n'y avait plus de passé, plus de futur ni aucune séparation entre le fauve et moi, car la barrière de la mort était abolie. Parfois, pour quelques instants, je revenais à la conscience, à la vue, et je découvrais sans surprise que nous dansions tous, dans la grotte originelle d'où les dieux lions étaient sortis un jour pour nous mettre au monde et avoir enfin des adversaires dignes d'eux. Je croisais parfois Kyros, il avait le mufle, les dents et la cruauté des fauves et pourtant il était mon père et n'arrêtait pas de sourire. Au centre, évoluait



Cambyse qui était l'ancêtre dont nous descendions tous et qui dansait avec une force, une lenteur, une majesté souveraines que j'étais seule, moi la reine vierge et lionne, capable d'égalier. Nous avons dansé ainsi hors du temps jusqu'au moment où il y a eu un autel et sur cet autel un feu superbe dont les flammes s'élevaient très haut. Alors j'ai senti mes forces m'abandonner et je me suis évanouie.

Je suis revenue à moi, étendue sous une tente. Kyros était assis à côté de moi et me souriait. Sur le grand autel de pierre qui occupait le centre de la plaine, le bûcher brûlait. Cambyse dirigeait les montagnards et les attelages de chevaux qui traînaient les corps des lions tués dans le combat. Il allait les faire brûler et leurs cendres seraient répandues ensuite sur les champs des hommes du clan et des tribus alliées. Un autel séparé serait consacré au corps de la lionne. C'était un crime de tuer une lionne pendant le combat rituel et plus encore de la frapper avec un sabre comme l'avait fait Akoum, les seules armes admises ces jours-là étant l'arc et la lance. Akoum aurait mérité la mort, mais, comme il m'avait sauvée d'un grand péril et que j'étais la première femme à avoir participé à notre guerre sacrée, le conseil du clan l'avait absous tout en l'excluant de la fête.

Au moment où tombait le soir, tous les corps des lions ont été disposés sur l'autel et j'ai été chargée de mettre le feu à leur bûcher. Pendant que les corps se consumaient, la danse a repris et, sous l'effet des boissons magiques, elle a refait de nous des lions. La lune arpen-tait le ciel au-dessus de nous, tandis que nos danses se conformaient à celles des constellations. Le brasier des lions s'apaisait, avec de soudains retours de flammes qui projetaient au loin leurs étincelles. Jamais le monde n'avait été aussi beau, aussi cruel. Les danseurs formaient des cercles qui se rapprochaient et s'éloignaient de moi comme des vagues. J'étais la seule lionne parmi ces lions mâles et leur désir, leur férocité m'assaillaient de toutes parts, mais j'étais protégée par la force supérieure de mon père et de Cambyse dont les formes géantes étendaient leurs ombres jusqu'aux confins de la plaine. Des combats surgissaient souvent entre les danseurs, des rugissements éclataient, les luttes étaient violentes, rapides et devaient s'arrêter au premier sang. La danse, elle, ne s'arrêtait pas et nous ramenait peu à peu à l'origine du monde, à la réconciliation de l'âme avec son corps sauvage. Lorsque l'aube est apparue, mon père a allumé le bûcher de la lionne et nous nous sommes tous prosternés devant



3  
Le lendemain, j'ai senti que j'étais toujours, au plus profond de moi-même, la fille de ma mère, la sœur de ma sœur, partageant avec elles les rites, les travaux et les plaisirs des femmes qui révèrent leur foyer et les usages de la Grèce. Nous chantions toutes les trois en tissant un tapis, quand mon père est entré. En le voyant si beau, si serein, si profondément façonné par la bonté, le courage et la grâce, je me suis demandé comment nous avions pu danser tous les deux la danse des dieux lions, entourés d'hommes, de fauves qui grondaient et rugissaient de désir autour de moi. Je l'ai supplié de me dire comment lui, qui avait connu le Dieu sans limites des sages et des livres sacrés de l'Inde, avait pu devenir ce lion que j'avais vu et avec qui j'avais dansé. Comment il avait pu supporter cette lionne qui avait capté, toute une nuit, le désir des hommes du clan, cette femelle sauvage que j'avais été, que j'étais toujours sans doute, qui avait tué un lion et blessé un homme en le mordant à la gorge. Ma mère et ma sœur se sont levées et elles s'apprêtaient à sortir comme s'il s'agissait, entre nous, de secrets et de passions que les femmes comme elles ne veulent pas partager. Mon père leur a demandé de rester. "Les Egyptiens, a-t-il répondu, et les Indiens ont formé dans leur esprit et dans leur

cœur, ont décrit dans leurs monuments de très hautes conceptions, de profondes expériences de Dieu, des dieux, des humains et de leurs rapports avec l'univers. Notre voie n'est pas la leur, ce qu'ils cherchent à leur manière nous le vivons dans notre corps parmi nos ancêtres lions. Nous le retrouvons dans notre lutte avec eux, le respect que nous leur portons et, chaque année après le combat, dans la nuit de réconciliation qui nous unit à eux et au monde. Les Egyptiens et les Indiens peuvent parfois parler avec Dieu, répéter ses paroles et les transmettre à leurs descendants. Nous ne connaissons de Dieu que ce que savent les lions. Ce qui suffit pour ce temps et pour ce pays qui sont les nôtres. Nous ne pouvons pas parler de Dieu, mais nous pouvons le danser les jours du combat rituel et parfois le chanter comme nous avons pu le faire avec toi."

Alors je me suis jetée à ses genoux et j'ai crié : "Est-ce que j'ai chanté ? – Oui, tu as chanté et nous tous avec toi pendant que les lions brûlaient."

Je n'ai plus pu retenir mon angoisse et je lui ai demandé en regardant ma mère : "Est-ce que c'était le chant d'allégresse comme pendant mon délire ? – Non, c'était un chant très ancien que nous avions connu et oublié. Le chant de



la gloire et du sang des lions, aussi fier, aussi redoutable que leur mort."

Ma mère et ma sœur se sont rassises à leur place et ont recommencé à tisser. Mon père m'a ramenée à la mienne et il y a eu entre nous un long silence apaisant. Il l'a rompu en me posant cette question singulière : "Pourrais-tu être heureuse sans chevaux ?" C'est ma mère qui a répondu : "Pas encore." Puis avec un sourire : "Un jour, peut-être."

Cambyse est revenu quelques jours plus tard, il m'a dit que les cendres de la lionne avaient été honorées comme le méritait son courage. Il était monté au sommet de notre plus haute montagne et les avait dispersées dans toutes les directions de l'espace.

J'hésitais à retourner à la chasse avec lui, mais ma mère m'a demandé de le faire et je n'ai pas refusé mon plaisir. A la maison et pendant le jour, je m'efforçais d'être ce que j'étais, une jeune fille qui se préparait à devenir une femme, mais avec Cambyse je pensais souvent aux lions et, la nuit, je rêvais d'eux au bord de la mer que je n'avais jamais vue.

C'est quelque temps après qu'un messager nous a annoncé la visite d'Arsès qui arrivait de Grèce pour proposer à Cambyse la réunion de l'ensemble du clan, depuis longtemps

séparé. Mon père y était favorable, il y voyait le moyen de préserver notre liberté face à la puissance grandissante des rois. Kyros avait connu Arsès en Inde et le tenait pour un homme exceptionnel. "C'est, nous a-t-il dit, un homme d'une grande bravoure, un marin consommé, subtil observateur des astres et un chef de clan inspiré par l'esprit de justice."

Arsès était un homme qu'on ne découvrirait que peu à peu, et à son arrivée avec son ami Itrios il ne m'a pas fait grande impression. Il n'était remarquable ni par la taille ni par la vivacité de sa parole, et j'ai pris d'abord pour de la prudence, vertu que j'estimais peu, ce qui était chez lui un sens affiné de la mesure. Je trouvais qu'il était ce que Cambyse appelait dédaigneusement un Grec de Grèce. Ma mère et ma sœur ont tout de suite partagé l'amitié et l'intérêt que mon père portait à nos hôtes. Je ne ressentais rien de pareil et j'étais sûre que, sous la politesse de son accueil et le respect qu'il manifestait à Arsès, Cambyse devait penser comme moi.

Un matin, revenant un peu tard d'une chasse au faucon, j'ai poussé mon cheval au galop jusqu'à l'entrée de notre demeure. Je me sentais merveilleusement bien ce jour-là et, me croyant seule, je me suis mise debout sur la selle, comme



juché sur son buffle et paraissait incroyablement vieux. Il n'a pas semblé s'apercevoir de notre arrivée, pourtant si un des petits enfants qui jouaient alentour lui apportait une fleur ou de l'herbe pour son buffle il ne manquait pas de soulever faiblement ses paupières pour le remercier du regard. Nous nous sommes assis sans rien dire près de lui, le buffle s'est couché, le vieillard s'est laissé glisser entre ses pattes et s'est assoupi, la tête sur son flanc.

Pour la première fois depuis longtemps je me sentais tranquille et je me suis endormie sous le regard d'Arsès qui me rendait plus belle. Quand je me suis éveillée, les enfants et les gens de la tribu étaient partis. Il ne restait qu'un couple qui veillait sur le sage pendant la nuit et un prêtre qui avait allumé un feu. Arsès m'a dit que celui-ci suivait le vieillard depuis longtemps, gravant ses paroles sur des pierres qu'il déposait près des puits ou au bord des sources. Je suis allée demander au prêtre à quoi pouvaient servir ces inscriptions dans des tribus où personne ne savait lire. Il s'est contenté de me sourire sans répondre. Une impulsion subite m'a poussée à l'embrasser. Il a eu l'air heureux. Le lendemain matin il est parti avant que je m'éveille. Il avait laissé une pierre pour moi, une très belle pierre blanche, parfaitement lisse et douce, sur laquelle rien n'était écrit.

6  
L  
E  
Quand le vieux sage s'est éveillé, les veilleurs l'ont soigné avec beaucoup d'attention et de respect, il les laissait faire en les remerciant du sourire à demi effacé qui flottait presque toujours sur son visage. Arsès alors m'a prise par la main et s'est approché de lui. Il lui a raconté notre histoire et pourquoi il devait et ne pouvait pas tuer le Grand Lion. Le Vieillard l'a laissé parler sans rien dire. Parfois il semblait l'interroger en soulevant un peu les sourcils. Arsès alors revenait en arrière et ajoutait des détails ou des précisions. J'avais l'impression que le Vieillard s'endormait parfois ou n'écoutait plus, mais Arsès ne s'est pas laissé arrêter et a poursuivi son récit jusqu'au bout. Ensuite il y a eu un long silence, le Vieillard, balancé sur le dos du buffle qui s'était remis en marche, semblait à nouveau endormi. Soudain nous avons entendu les sons d'une langue étrangère, dont les larges rythmes, au bord du chant, ne s'adressaient pas à nos esprits mais à nos corps.

Le buffle noir s'était arrêté et broutait. Je me suis agenouillée dans l'herbe et Arsès a fait de même. Nous sentions que le Vieillard ne nous parlait pas mais nous entraînait dans des abîmes, des hauteurs, des immensités que nous ignorions jusque-là et où pourtant nous pouvions le suivre. Il s'est tourné brusquement vers Arsès et,



revenant à la parole, lui a dit : "L'heure est proche peut-être mais si, dans deux lunes, le buffle ne nous a pas conduits au lieu encore caché, rentrez chez vous."

Il a fermé les yeux et s'est endormi. Il n'y a pas eu de discussion entre Arsès et moi, pas de décision non plus. Il était évident que nous n'avions plus qu'à accompagner le Vieillard et à attendre l'événement. Quand mon père est reparti, il nous a dit qu'il avait confiance dans une entreprise qui me semblait pourtant abandonnée au hasard.

Les jours passaient et la vie ne cessait de ralentir. Au lieu du galop des chevaux de Cambyse, de la course de ses meutes, du vol de ses faucons, elle était rythmée par le pas traînant et incertain du buffle noir. J'ignorais le sens de sa marche, j'ignorais de plus en plus de choses et je n'en souffrais plus. Nous passions de tribu en tribu, les vêtements, les dialectes, les façons de vivre changeaient, mais partout le même respect, la même affection entouraient le Vieillard.

Arsès était peu à peu devenu le premier compagnon, le principal serviteur du Vieillard. Je sentais son cœur, son attention, son esprit se rapprocher constamment du sien sans pourtant s'éloigner de moi. Je n'étais pas jalouse, j'aurais voulu faire comme lui, quelque chose m'en empêchait.

La première lune s'est achevée, nous avions fait du chemin mais sans nous approcher du territoire du Grand Lion. Avec la nouvelle lune, le voyage s'est transformé et le buffle a pris la direction du levant.

S'il continuait ainsi nous allions arriver bientôt à proximité du territoire du Fauve et j'ai senti mon cœur s'emplir à nouveau d'espérance et de crainte. Le buffle, à ma grande déception, s'est arrêté sur une colline où l'herbe lui plaisait. Nous sommes demeurés là plusieurs jours, inactifs, dans le tumulte d'une fête de tribu. De partout des pèlerins affluaient pour voir le plus vieux des vieillards, l'ancêtre des ancêtres ou, comme ils disaient encore, le plus enfant des enfants car le bruit circulait qu'il allait bientôt s'éteindre. Il était vrai que le sourire et le sommeil se succédaient plus vite sur son visage, mais était-ce cela qui arrêta le buffle noir qui, selon Arsès, était devenu une partie de lui-même ?

Cette nuit-là j'ai rêvé de lions et d'un combat dont Arsès était sur le point d'être vainqueur. A ce moment une vague énorme s'est élevée dans la mer. Elle s'avavançait vers nous dans le grondement du tonnerre. Elle était très haute, très bleue et parsemée de soleils rouges. Etendue sur la rive pour mieux voir la victoire



d'Arsès, j'ai voulu me lever, m'enfuir alors qu'il était évident que la vague qui se ruait vers nous allait tout engloutir. Quelque chose a pensé : Cesse de t'agiter. Reste où tu es. Arsès a dû penser la même chose car il n'a pas bougé non plus. J'ai alors été transportée de joie par la beauté de la vague. De la couleur du soleil levant, elle s'était arrêtée au milieu de la mer. Elle était suspendue au-dessus de nous, portant à son sommet sa terrifiante chevelure d'écume. Elle brillait, elle éclairait, elle nous réchauffait sans cesser un instant d'être très menaçante. Je ressentais tout le bonheur qu'il y avait à être, à être là, et je me suis éveillée.

J'ai couru vers Arsès, je voulais lui dire ce que je venais de voir, lui demander si ce n'était pas moi qui, par mes espoirs et mes terreurs, empêchais le buffle d'avancer. Il n'a pas voulu m'écouter, il m'a menée chez le Vieillard et m'a laissée seule avec lui.

Je lui ai raconté mon rêve sans être sûre qu'il m'écouterait. Ce n'était peut-être pas nécessaire car il me regardait en souriant d'un air vague et content comme s'il me voyait pour la première fois. J'étais heureuse, de plus en plus heureuse, j'ai osé lui dire : "Tu parles parfois du Tao, je ne comprends pas ce que c'est. Montre-le-moi, j'ai besoin qu'il m'éclaire." Ses yeux se sont

fermés, il n'avait pas dû m'entendre. Arsès m'a dit plus tard qu'un long moment s'était écoulé alors mais, pour moi, ce ne fut qu'un instant de bonheur. Sans ouvrir les yeux, le Vieillard a pris ma main, il l'a retournée, la paume en face du ciel et, sentant qu'elle était tout ouverte et détendue, il l'a nommée le Tao.

Les jours suivants, nous avons continué à cheminer dans les premières phases de la Lune et le pays de plusieurs tribus. De son pas tranquille le buffle noir suivait cette fois un chemin presque droit et se dirigeait vers le levant. J'étais souvent seule car, comme l'Enfant-vieillard perdait des forces et risquait de tomber de sa monture, Arsès ne le quittait plus. C'est alors que je me suis aperçue que mon indomptable cœur ne désirait plus rien.

Un matin, à l'aube, Arsès est venu m'éveiller. L'Enfant lui avait dit : "Il te faut une lance très forte, un arc et trois flèches. Envoie Diotime les chercher."

Ainsi l'heure approchait, mais je n'ai pas ressenti d'angoisse en dirigeant mon cheval vers notre domaine. Chez nous, tout le monde semblait m'attendre. Ma mère m'a dit : "Je ne t'ai jamais vue si paisible." Mon père m'a conduite chez Cambyse qui voulait me donner lui-même les armes.



Cambyse m'a montré une lance très belle, très lourde, à la pointe dangereusement aiguë. "C'est un songe qui me l'a fait choisir, c'est ma préférée et je l'ai vue passer de mes mains dans celles d'Arsès." Il était sûr qu'Arsès, décidé au combat, allait vaincre le Grand Lion. Il a ajouté : "Le clan sera réuni et il t'épousera, c'est bien. Je suis vieux maintenant. Grâce à ta présence, je n'y avais jamais pensé. Depuis ton départ, je le sais." Il m'a donné la lance comme un prêtre, le prêtre des lions. Il m'a remis aussi un arc magnifique et trois flèches.

Après une longue chevauchée, je suis revenue au lieu où j'avais quitté Arsès et l'Enfant. Les traces allaient maintenant en ligne droite et ne ressemblaient plus aux interminables crochets et aux retours en arrière du buffle noir au cours de la lune précédente.

J'avais grand désir de revoir Arsès et plus encore le Vieillard-enfant dont le regard, la présence et peut-être le sommeil m'avaient rendu la paix. Des pèlerins m'ont dit : "Celui qui nous a visités va bientôt s'éteindre."

Après avoir marché un jour et une partie de la nuit, je suis parvenue à les rejoindre. Ce n'était plus le lent cortège de la première lune,

le buffle ne s'arrêtait plus, il broutait et ruminaient en marchant. Le Vieillard avait beaucoup changé, sa vie ne tenait plus qu'à un fil très mince. Quand je me suis approchée de lui, il a souri et m'a dit dans un souffle : "L'heure approche, c'est toi qui me porteras."

Vers le soir, nous sommes descendus des collines où nous cheminions et nous sommes parvenus aux confins des forêts et d'une grande savane désertique. J'ai reconnu les frontières du territoire du Fauve et, pendant la nuit, j'ai senti sa présence dans mes rêves. Arsès a envoyé deux chasseurs l'observer. Ils l'ont vu guetter et tuer, il était le roi, le soleil des lions. Aux regards qu'ils jetaient sur Arsès, j'ai vu qu'ils ne lui accordaient pas beaucoup de chances de survivre.

L'ordre de l'Enfant était de ne pas bouger jusqu'au crépuscule. Comme le soleil commençait à décliner, il s'est éveillé d'un long sommeil. Il nous a donné des ordres brefs et précis qui rappelaient qu'en des temps très anciens il avait été, dans son pays, un homme puissant et peut-être un chef de guerre : "Vous avancerez avec moi, Diotime à gauche, Arsès à droite du buffle. Quand nous verrons le Grand Lion, Diotime me prendra dans ses bras et je lui indiquerai ce qu'elle devra faire. Arsès nous suivra